

épris de M. de Pourceaugnac, à cause de la grâce avec laquelle il mangeait son pain ; je n'aurais pas pu donner, pour expliquer mon antipathie subite, de meilleure raison que Sbrigani.

« Je ne sais non plus à quelle singulière idée je cédai en prenant la plume pour m'inscrire à mon tour, sur ce registre. Je ne voulais pas que, s'il retombait entre vos mains, si vous désiriez savoir avec qui vous aviez soupé, vous fussiez mit sur la trace d'un nom que des relations d'affaires pourraient replacer plus tard sous vos yeux : je ne voulais pas laisser subsister entre nous même ce fil imperceptible ; et je n'écris sur ce livre que mon nom de jeune fille : « Ludovise Gérard. »

« Le lendemain, nous fîmes, mon mari et moi, la course longue et classique d'Interlaken à Lauterbrunn. La maladie ayant miné ses forces, il parcourut cette distance sur un de ces chevaux de montagno qui ont le pas si égal et si sûr. Moi, je suivais à pied, heureuse de marcher, de respirer, de vivre. Le temps était si beau, les rayons du matin se jouaient si bien à travers le paysage, que je me sentis peut-être un peu pénétrée par cette douce et balsamique influence.

« À mesure que je gravissais ces montagnes aux pentes florissantes, au front perdu dans l'azur, il me semblait que mon âme respirait des pensées meilleures, comme ma poitrine était vivifiée par un air plus pur. J'eus honte de moi-même, de ma mauvaise humeur de la veille, des velléités de haine et de colère que vous m'aviez inspirées. Je cherchai à en démêler le motif, et je reconnus bientôt que notre dette n'y était pour rien, que je vous en voulais de cet amour que vous paraissiez ressentir pour une autre.

« Je compris combien j'avais été injuste et folle. Envie, irritation, soupçons calomnieux, mécontentement de mon sort, injustice envers mon mari, j'avais commis toutes ces fautes en une seule, je ressentis un repentir sincère, et, pour être sûre de ne plus retomber dans les mêmes torts, je me promis bien de ne plus songer à vous.

« Vers le milieu de la journée, mon mari se sentant fatigué, nous entrâmes dans un chalet où il prit quelques heures de repos. J'en profitai pour fouiller dans mon léger bagage d'artiste ; je m'emparai d'un carton, d'un pliant et d'un crayon, et j'allai, quelques centaines de pas plus loin, dessiner la vue de cette magnifique vallée de Lauterbrunn, je m'étais appuyée contre le tronc d'un gros chêne, sentinelle avancée d'un massif de grands arbres qui couvraient tout ce plateau, et, par leurs ombres vigoureusement massées, faisaient paraître plus lumineux et plus limpides les fonds et les lointains.

« Mon travail commençait à m'absorber, lorsque j'entendis au-dessus de moi, dans le sentier qui serpentait à travers ces arbres, des voix jeunes et joyeuses, parmi lesquelles je distinguai la vôtre : je fus honteuse de sentir mon crayon trembler dans mes doigts, et cette impression pénible dont je me croyais délivrée, pénétrer de nouveau dans mon âme.

« Je vous rendis responsable de cette rechute ; il me sembla que, si nos regards se rencontraient en ce moment, vous me seriez odieux. Je me cachai donc de mon mieux derrière le tronc solitaire de mon chêne, et j'en fis une sorte d'observatoire d'où mes yeux se dirigèrent de votre côté.

« Soit hasard, soit à dessein, le frère de madame Ottavia Belperani avait couru en avant : vous étiez seul avec elle ; vous lui donniez le bras ; il y eut un instant où son pied glissa sur ce sentier rapide ; je vous vis pâlir, et, une seconde après, votre figure étincela de plaisir, parce qu'obéissant à un léger mouve-

ment de frayeur, Ottavia s'était appuyée sur vous avec plus d'abandon. Grâce à l'extrême pureté de l'air, j'entendais quelques-unes de vos paroles ; vous lui parliez avec tendresse, et elle répondait languissamment...

« Quelques minutes après, je cessai de vous entendre, mais je vous vis longtemps encore, sur le sentier qui courait jusqu'à Lauterbrunn, vous, doucement incliné vers elle ; elle, mollement appuyée sur vous... Le soir, nous logeâmes dans la même auberge ; mais je décidai mon mari à ne pas sortir de sa chambre ; j'y passai la soirée auprès de lui ; le lendemain, avant le jour, vous étiez partis dans une direction différente, et nous ne nous sommes plus revus.

« Maintenant, monsieur, pardonnez-moi ; je vous ai tout dit et probablement tout expliqué. Dans ma vie simple, calme et triste, mais sans remords et sans trouble, votre souvenir, par un singulier hasard, se rattachait pour moi au seul moment de mon existence où un sentiment dont je n'ai pas été maîtresse et dont j'ai reconnu l'absurde injustice, m'a rendu coupable envers Dieu, envers mon mari et envers moi-même.

« Je sais bien qu'au fond vous n'y étiez pour rien, et que tout homme jeune que j'aurais vu donnant, dans les mêmes circonstances, les mêmes marques d'amour à une femme jeune et belle, aurait éveillé en moi la même impression de mécontentement, de contrariété et d'envie. Aussi, suis-je impardonnable d'associer ce souvenir au votre.

« Cette prévention cependant a été assez forte pour me faire refuser d'abord l'offre obligeante que renfermait votre première lettre, et à laquelle vous aviez su donner une forme si délicate. J'aimais mieux avoir affaire à lord Milwood, à un étranger dont je ne connaîtrais jamais que les bank-notes, que devenir votre obligée et entrer en relations avec vous. Ensuite, j'ai rougi de mon entêtement, de mon refus ; je me le suis reproché surtout, lorsque j'ai vu, par votre seconde lettre, que votre imagination (un peu trop romanesque, permettez-moi de vous le dire !) prenait au tragique ma réponse négative, et que vous alliez, peut-être par ma faute, tenter de nouvelles aventures et courir de nouveaux périls.

« C'est alors que je vous ai écrit pour vous dire que j'acceptais et pour vous prier en même temps de ne pas me demander pourquoi j'étais revenue, d'une façon si subite et si complète, sur ce malencontreux refus. Votre lettre n'a pas été tout à fait telle que je l'espérais, que je le désirais... Je cherchais comment je devais vous répondre ; et, pendant que je m'adressais cette question, le temps s'écoulait.

« Vous m'avez écrit une quatrième fois, il y avait plus d'exaltation dans vos idées, plus de tristesse dans votre langage : je ne sais comment cela s'est fait ; involontairement, j'ai repris dans mes cartons le croquis que j'avais rapporté de la vallée de Lauterbrunn ; je m'étais promis de le brûler ; je n'en avais pas eu le courage ; les auteurs gont de ces faiblesses !

« Pendant que je rêvais à la façon dont je devais vous répondre, ce croquis, se transformant sous mes doigts, est devenu un tableau ; je me suis souvenu que j'en avais quatre à faire pour vous, en échange de mon année de loyer ; j'ai pensé que celui-là serait le premier, qu'il n'était pas trop mal réussi, et que vous aimeriez autant la vue d'un paysage qui vous rappelait sans doute de doux souvenirs, que celle d'un site inconnu qui ne dirait rien, ni à votre mémoire ni à votre cœur.

« Voilà toute l'histoire, monsieur, et j'ai honte qu'il y en ait si long : j'ai voulu tout dire ; car rien ne me pesait plus que ces